

De Maistre à Tocqueville, la naissance de la science politique moderne

par Dominique BAGGE (1),

★

Il est toujours imprudent, dans le domaine de la pensée, de parler de naissance, comme il est dangereux de parler de mort. La science politique, même au sens moderne du terme, n'est pas sortie tout armée de l'esprit de Joseph de Maistre et ne s'est point figée dans un accomplissement stérile lorsque sa plume tomba des doigts d'Alexis de Tocqueville. La passionnante beauté de l'œuvre des grands politiques réside autant, plus peut-être que dans sa physionomie propre, dans ses prolongements, ses relations, ses affrontements par lesquels se dessinent, de génération en génération, les filiations de pensée avec leurs héritages, évolutions, ramifications, divorces, résurgences ou reniements. Et c'est probablement chez les plus grands, tel Maistre, tel Tocqueville, que ces lignes de force sont les plus nettes, comme est plus marqué, plus puissant le courant au milieu du fleuve. Les emprunts n'ont jamais amoindri la richesse des génies véritables ; ni fidélité, ni reconnaissance n'ont entravé la liberté de leur démarche. On a parfois l'impression que dix noms suffiraient à faire revivre l'histoire d'une science ou d'un art. Dans l'ordre de la science politique, il faudrait, parmi ces dix noms, inscrire ceux de Maistre — le Maistre des *Considérations sur la France* et *Du Pape* — et de Tocqueville — le Tocqueville de *La démocratie en Amérique* et de *L'ancien régime et la Révolution*.

Mon propos est de définir l'apport, les apports complémentaires de l'un et de l'autre, à l'étude des phénomènes politiques et, plus précisément, de caractériser les améliorations, les innovations apportées par l'un, puis par l'autre, dans la technique de cette « science » qui se donne pour objet le gouvernement des sociétés. Plus encore que par leurs idées, c'est par leur méthode de pensée — observation et induction — que Maistre et Toc-

queville innovèrent et eurent de l'influence : par leur manière d'appréhender la réalité fuyante et multiforme de la vie du corps politique, par leur façon de recueillir les témoignages et d'ordonner les jugements, par cet art génial fait de la plus humble raison et de la plus audacieuse divination.

Les ancêtres.

De l'antiquité grecque au XVIII^e siècle, d'Aristote à Montesquieu, la science politique constitue un tronc commun et garde un caractère global. Quelles que soient les différences de points de vue, les nuances de conceptions, l'objet de l'étude et de la spéculation reste à peu près le même : c'est la Cité, c'est l'Etat. Tout peut entrer et tout entre effectivement dans ce vaste cadre : théorie du pouvoir et règles de gouvernement, rapports du Créateur et de sa création, du souverain et de ses sujets. Dans la mesure où elle domine les autres sciences, la politique les englobe : elle possède la supériorité de la généralité sur l'économique qui concerne seulement l'organisation domestique et sur l'éthique qui s'en tient à l'homme. Elle est la science de la société, de sa constitution, de sa conduite, de son rôle, de ses fins.

Certes, la conception d'Aristote subit de profondes modifications chez un saint Thomas d'Aquin qui ne voit en la politique que la servante de la théologie ; mais c'est une inféodation, pas une amputation. Et chez saint Thomas, qui a médité d'Aristote comme Machiavel le fera deux siècles plus tard, chez Bodin comme chez Bossuet, chez Montesquieu comme chez Rousseau, les pré-

(1) Docteur en droit de la Faculté de Paris, auteur d'un ouvrage paru aux P.U.F., en 1952, « Les Idées politiques en France sous la Restauration ».

éminences peuvent varier, les composantes restent les mêmes. Comme l'a très justement souligné Paul Janet (*Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*), comme l'a très opportunément rappelé Marcel Prélot (*La science politique*), jusqu'au XVIII^e siècle, jusqu'à la moitié du « siècle des lumières », la science politique n'a été amputée d'aucune branche de connaissance de la vie sociale : elle est demeurée « une science de l'Etat, non pas de tel ou tel Etat en particulier, mais de l'Etat en général considéré dans sa nature, dans ses lois, dans ses principales formes ».

Les dissidents.

Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, la scène change. Cette « économie politique » que Monchrestien avait valorisée à la faveur d'une habile confusion avec l'art de la gestion politique, puis à laquelle Adam Smith avait conféré ses lettres de noblesse, mais sans l'exclure de l'ordre des connaissances nécessaires au législateur et à l'homme d'Etat pour assurer le service public, cette économie politique va acquérir chez les Physiocrates une vie indépendante obéissant à des lois propres, étrangères aux règles du gouvernement des hommes. Cette fois, c'est bien à une amputation que l'on assiste. Que, par le détour du socialisme farouchement antipolitique à son origine, l'économie politique soit devenue une machine de guerre pour révolutions politiques et sociales, n'amointrit pas cette constatation, puisque pendant quelques décennies, presque pendant un siècle, le divorce et ses antagonismes s'accroîtront et que cette époque est précisément celle où interviendront Maistre et Tocqueville, précurseur et initiateur de la « science politique nouvelle ».

Moins grave, du moins pour notre propos, doit être considéré le schisme de la « sociologie » et de la politique : d'une part, parce que la distinction, amorcée déjà chez Bodin, Grotius et Leibnitz ne trouve son aboutissement que chez Auguste Comte et encore dans la dernière partie de son œuvre, postérieurement à l'apport de Maistre et à la formation de la pensée et de la méthode de Tocqueville ; d'autre part, parce que ce même Comte, au temps où il fut secrétaire et disciple de Saint-Simon, servit paradoxalement de véhicule à l'un des enseignements essentiels de Maistre, dont bénéficiera Tocqueville et dont héritera Maurras. En

outre, si la reconnaissance de la suprématie de la physique sociale, promue au rang d'architectonique, doit consommer l'accession à l'indépendance d'une discipline où s'illustrera Durkheim, elle n'influera sur la démarche intellectuelle de Tocqueville qu'à titre d'enrichissement : l'auteur de *La démocratie en Amérique*, trop subtil pour se cantonner dans le jeu des exclusions et des préséances, ne retiendra de la prétendue domination du social que son antériorité. Il ne sera sociologue que dans la mesure où la sociologie est nécessaire pour informer son enquête à des fins politiques. Point de schisme dans sa conception, point de « no man's land » dans sa recherche.

La Révolution.

Lorsque Maistre publie, sans nom d'auteur, ses *Considérations sur la France*, qui le rendent aussitôt célèbre en Europe, dix ans avant que naisse Tocqueville, la Révolution française vient d'illustrer l'effondrement d'un monde. A cette dislocation les doctrines des grands politiques du XVIII^e siècle n'ont pas été étrangères : l'esprit, la pensée encyclopédiques ont déjà joué leur rôle. Mais, nous venons de le voir, ces coups de boutoir n'ont pas été sans dommages pour l'intégrité de la science politique issue de la pensée hellénique. Les coups ont entraîné les contre-coups. Les divergences sont devenues fissures et sont en passe de devenir failles. La cohérence de la conception n'est fragilement maintenue que par la dernière apparence d'unité du système politico-économico-social qui sert à la fois d'objet d'étude et de cible d'attaque. Quand le régime sombre dans le chaos, quand se révèle l'ampleur des destructions, mais aussi des caducités, la science politique traditionnelle éclate elle aussi. On peut faire la théorie de la révolution — Rousseau, dans ses jardins, ne s'en est pas privé — : il n'est plus question de faire celle du désordre et de ses contradictions.

Les structures jusqu'alors très solides et très rigoureuses de l'ancienne société politique incitaient à l'examen théorique des plans de la construction et des rouages du mécanisme. L'harmonie de l'architecture, la cohésion des mouvements ne prédisposaient pas à l'attention du détail. C'est aux principes, à leur aura d'abstraction qu'on se référerait. Les travers du système pouvaient être légitimement considérés comme des erreurs, les

ratés du régime, comme des accidents. Les adversaires eux-mêmes frappaient à la grande porte, en négligeant les défauts des remparts. Ce n'est qu'à partir du moment où ce bel édifice a laissé apparaître des fissures, où cette robuste machine s'est déréglée, que ses faiblesses, ses secousses ont pu être relevées comme signes de contradiction. A la division de l'objet de l'étude, a répondu la division des ordres d'investigation. La préoccupation purement économique s'est fait jour dès que l'organisme politique s'est révélé impropre à assurer la meilleure exploitation des richesses et leur répartition la plus harmonieuse, au regard de l'équilibre des forces de croissance. Le souci de phénomènes exclusivement sociaux s'est marqué, lorsque se sont manifestés entre les classes et leur rôle politique, des décalages que le pouvoir n'a été en mesure ni de corriger, ni de consacrer au sein de l'évolution générale.

Toutefois, née d'un état de fait, mais confrontée à un ordre subsistant quoique déclinant, la critique politique du XVIII^e siècle rechercha la justification la plus théorique et le recours le plus rationnel : l'adversaire imposait encore les armes de la lutte totale. C'est le sauvage qui est appelé à enseigner l'homme civilisé. C'est la nature, fût-elle la plus frelatée, qui est invoquée comme guide social. C'est le contrat le plus invraisemblable qui est chargé d'expliquer le phénomène le plus tangible dans ses manifestations : celui de la souveraineté. Il est juste d'ajouter que le médecin qui guigne l'héritage est soumis à de bien humaines tentations : l'essentiel est d'en faire une philosophie.

Quand la tourmente de 89 eut passé, la situation est tout autre. Non que l'esprit de spéculation doctrinale fût désarmé par l'effondrement des vieilles bastilles ! Au contraire, entraînée par son élan soudain privé d'obstacles, la lignée des Encyclopédistes alimenta le siècle montant du plus magnifique foisonnement de doctrines politiques qu'on eût jamais vu. Mais il faut y prendre garde : brandissant leurs devises révolutionnaires de liberté ou d'égalité comme des bannières, nos libéraux, Madame de Staël ou Benjamin Constant, nos socialistes, Saint-Simon ou Fourier, ne furent politiquement que des négateurs. Leur préoccupation essentielle fut de cantonner le pouvoir dans une douillette neutralité, quand ce n'est pas dans un froid anéantissement, au nom de l'individu ou au

nom de la société. Par un de ces paradoxes apparents, qui du reste traduisent bien le retournement des situations et des attitudes, ce furent les contre-révolutionnaires qui cherchèrent à reconstruire et se révélèrent, au moins dans leur propos, au moins dans leur méthode, les plus positifs.

Joseph de Maistre.

La seule démarche réaliste était alors de tenter de discerner, dans le chaos des vies bouleversées et des matériaux épars, ce qui devait être abandonné et ce qui pouvait être sauvé. Au moment où l'idée d'écrire les *Considérations sur la France* germe dans l'esprit de Maistre, il note à l'intention de l'un de ses amis : « Je suis persuadé que le plus grand malheur qui puisse arriver à l'Europe, c'est que la France perde toute influence. J'ai donc raison de m'y intéresser ». L'entreprise est rien moins que théorique : il s'agit de la France de 1794 et des perspectives de son redressement. C'est toujours pour elle que, de sa marche sarde ou de son exil pétersbourgeois, Joseph de Maistre écrira, dans un style fulgurant, une œuvre immense à laquelle on commence, de-ci, de-là, à prêter l'attention qu'elle mérite. Et c'est cette orientation de pensée qui, dès l'abord, détermine chez son auteur le choix d'une méthode ouvrant la voie à l'étude politique de style moderne.

Certes, Montesquieu avait déjà répandu l'idée qu'il existe des types de société et que les valeurs respectives des diverses formes de régimes politiques résident principalement dans leur adaptation aux conditions historiques, sociales, voire climatiques des nations à gouverner. Cet héritage — dont Rousseau, dans ses moments de raison, avec un petit r, ne dédaignera pas de se saisir — transparaît non seulement dans la volonté de Maistre d'écrire pour la France, pour la France blessée, mutilée, mais vivante, de l'après-révolution, mais encore dans une phrase comme celle-ci : « Le meilleur gouvernement, pour chaque nation, est celui qui, dans l'espace de terrain occupé par cette nation, est capable de procurer la plus grande somme de bonheur et de force possible, au plus grand nombre d'hommes possible, pendant le plus longtemps possible » (*Etude sur la souveraineté, II*). Chez Joseph de Maistre, le réalisme de la finalité conditionne le positivisme de la méthode. Et c'est là que s'accomplit le pas qui fait vraiment

pénétrer la science politique dans une aire, et une ère, de préoccupations toutes nouvelles.

La méthode historique.

« Il faut toujours rappeler les hommes à l'histoire qui est le premier maître en politique, ou pour mieux dire, le seul » (*Ibid.*). Ce sera désormais le grand principe directeur. Et pour mieux déterminer sa portée, Maistre précise aussitôt le mécanisme de la technique d'étude qui doit s'imposer au politique : « Par quelle bizarrerie ne veut-on point employer, dans l'étude de la politique, la même manière de raisonner et les mêmes analogies générales qui nous conduisent dans l'étude des autres sciences ?... Toutes les fois qu'il s'agit, dans les recherches physiques, d'estimer une force variable, on la ramène à une quantité moyenne. Dans l'astronomie, en particulier, on parle toujours de *distance moyenne* et de *temps moyen*. Pour juger les mérites d'un gouvernement, il faut opérer de même » (*Ibid.*). C'est, près de trente ans avant Comte, une profession de foi positiviste. C'est, dans la ligne de Burke et, à certains égards, de Montesquieu, la péremptoire condamnation de toute méthode d'abstractions déductives. C'est, avant même l'effort que tenteront Savigny outre-Rhin et Haller outre-Jura, l'adoption du guide historique. Ainsi, selon Maistre, « l'histoire est la politique expérimentale, la seule bonne ». Car « tout ce que le bon sens aperçoit d'abord dans cette science comme une vérité évidente, se trouve presque toujours, lorsque l'expérience a parlé, non seulement faux, mais funeste » (*Etude sur le principe générateur des constitutions*).

Histoire donc, et histoire vivante. La fin et le moyen, agissant activement l'un sur l'autre, poussent la recherche vers les résultats les plus concrets. « Une autre erreur très funeste est de s'attacher trop rigide-ment aux monuments anciens. Il faut, sans doute, les respecter ; mais il faut surtout considérer ce que les jurisconsultes appellent *le dernier état*. Toute constitution libre est de sa nature variable, et variable en proportion qu'elle est libre ; vouloir la ramener à ses rudiments sans en rien rabattre, c'est une entreprise folle » (*Considération sur la France*, VIII). Notons, par parenthèse, que cette notation suffit à faire justice des allégations de ceux qui prétendaient voir en Maistre « un prophète du passé ».

Répétons-le : « L'histoire est la politique expérimentale, la seule bonne » (*Essai sur le principe...*, préface). « La première et peut-être l'unique source de tous les maux que nous éprouvons, c'est le mépris de l'antiquité, ou, ce qui revient au même, le mépris de l'expérience, tandis qu'il n'y a rien de mieux que ce qui est éprouvé, comme l'a très bien dit Bossuet. La paresse et l'ignorance orgueilleuse de ce siècle s'accommodent bien mieux des théories qui ne coûtent rien et qui flattent l'orgueil, que des leçons de modération et d'obéissance qu'il faut demander péniblement à l'histoire » (*Etude sur la souveraineté*, II). On pourrait multiplier les citations. Celles qui précèdent suffisent à mettre en lumière et le relativisme du propos, et le positivisme de la méthode. Quand on adresse à Maistre le dangereux compliment qui prétend le doter du don de prophétie, il se borne à répondre avec beaucoup de sagesse : « Je suis un homme qui tire les conséquences des faits qu'il voit ». C'est donc dans la succession des causalités, dans la recherche du ressort qui conditionne les actes humains et, par eux, influe sur les éléments de la société, que la politique expérimentale exercera son pouvoir et sa mission de guide.

Deux noms seraient ici à citer, très brièvement : Charles Maurras, lorsqu'il écrit que « l'antécédent donné, on peut être sûr du conséquent » et Condillac. Le terrible abbé qui a semé d'une même main, dans le même vent, la graine de sénevé et la graine d'ivraie, fut peut-être le premier à proclamer avec une audace aveugle que les méthodes scientifiques s'adaptent parfaitement à l'étude des phénomènes humains. Dans son récent ouvrage sur *les doctrines sociales en France et l'évolution de la société française du XVIII^e siècle à nos jours*, Marie-Madeleine Martin cite cette phrase révélatrice : « Le procédé de l'arithmétique convient à la psychologie ». Quant à cette autre phrase du même Condillac, elle est plus curieuse encore : « Extraire, circonscrire, isoler quelques notions très simples ou très générales, puis abandonnant l'expérience, les comparer, les combiner et, du composé artificiel ainsi obtenu, déduire par pur raisonnement toutes les conséquences qu'il enferme, tel est le procédé naturel de l'esprit classique ». Certes, on a l'impression de se trouver, avec la première de ces deux citations, en présence d'une caricature, et avec la seconde, en face d'une de ces mixtures

où les meilleurs ingrédients compromis par les pires poisons perdent toute vertu et toute saveur.

Il n'en est que plus significatif de noter comment Maistre, comment Tocqueville sauront discerner ce qu'il y avait à retenir, ce qu'il y avait à rejeter dans ce trouble mélange. La comparaison avec la référence de Maistre, si souple et si nuancé, aux méthodes de calcul astronomique, est lumineuse à cet égard. Et lorsque Tocqueville quittera pour l'Amérique cette France des dernières années de la Restauration et du début de la Monarchie de juillet où l'œuvre de Condillac connaissait un regain de faveur, il saura n'en retenir que la méfiance des idées générales et la recommandation de suivre ponctuellement le chemin des causes pour établir les enchaînements et de toujours décomposer pour mieux recomposer, de toujours analyser pour mieux préparer la synthèse. A l'inverse, certaines fidélités mécaniques à ses préceptes abusivement scientifiques feront de Condillac un des ancêtres du marxisme.

Il est évidemment facile de reprocher à Maistre de s'être parfois mépris sur le tracé exact de la frontière qui, dans toute société, à un moment donné, sépare ce qui est destiné à mourir, sapé dans ses fondations, et ce qui est destiné à survivre, même sous les ruines. Cet homme qui consacra sa vie et son œuvre à la France, vécut l'aventure révolutionnaire et postrévolutionnaire en sa lointaine marche savoyarde ou dans quelque cité de son souverain « temporel », le roi de Sardaigne, puis suivit l'épopée impériale de son observatoire, plus lointain encore, de Saint-Petersbourg. Il dut attendre 64 ans et le printemps de 1817 pour pénétrer une seule fois, la première et la dernière, au cœur de sa patrie spirituelle, à Paris. Il n'avait plus que quatre années à vivre. Alors, un coup d'œil lui suffit : « La Révolution est plus terrible que du temps de Robespierre. En s'élevant, elle s'est raffinée. La différence est du mercure au sublimé corrosif... La Révolution est debout : non seulement elle est debout, mais elle marche, elle court, elle rue ». Et lorsque de sa dernière retraite, de Turin, il apprendra la chute du ministre Decazes, il dira à son entourage : « Les royalistes triomphent. Ils ont raison sans doute, mais le principe révolutionnaire momentanément frappé n'acceptera pas sa défaite. Il réagira plus vivement contre la monarchie, et la famille royale sera chassée encore une fois de France ». C'est à

l'un de ses proches qui s'étonnait alors que le fidèle tenant du principe monarchique français exprimât un pronostic si désabusé, qu'il répondit ce mot modeste autant qu'explicite, auquel nous nous sommes déjà référés : « Ne croyez pas que je sois un prophète. Je suis simplement un homme qui tire les conséquences naturelles de ce qu'il voit ».

Si donc l'information directe put faire défaut à Joseph de Maistre, s'il dut s'en remettre pour saisir « la matière première » de ses études d'analyse et de synthèse, à des rapports qui étaient déjà des interprétations, plus ou moins justes, ou à des exemples historiques appartenant déjà à la tradition, la méthode de recherche et d'exploitation des données reste sans reproche. Chaque fois qu'il l'exerce lui-même, il offre les témoignages d'une exceptionnelle lucidité.

A dire vrai, la science politique expérimentale ne pouvait se développer qu'à partir d'une technique historique plus élaborée : elle avait besoin d'un champ d'expérience plus vaste pour procéder, grâce à un meilleur « outillage », sur la base d'observations précises et nombreuses, à une étude plus poussée et plus complète des phénomènes politiques et sociaux. L'école historique allemande et suisse s'y emploiera pour sa part et Comte ne manquera pas de l'en louer.

Auguste Comte.

Auguste Comte, disciple ingrat de Saint-Simon, héritier dédaigneux de Maistre, veut élever la politique au rang « des sciences d'observation » (*Plan des travaux nécessaires pour réorganiser la société*). La science de l'ordre social doit être « une physique particulière, fondée sur l'observation directe des phénomènes relatifs au développement collectif de l'espèce humaine » (*Opuscules*). Mais, à l'instar de Maistre, à l'encontre de Condillac, il se garde de considérer l'étude des corps vivants « comme une conséquence et un appendice de celle des corps inertes » et de ramener « le supérieur à l'inférieur » (*Ibid.*). La tâche du politique est de découvrir, hors de tout l'attirail des critiques révolutionnaires, le principe « organique » qui permette à l'homme d'agir sur la nature « pour la modifier à son avantage » (*Ibid.*).

Son premier travail est, à cette fin, d'établir un « système d'observations historiques sur la marche

générale de l'esprit humain, destiné à être la base positive de la politique ». Comme le note Henry Michel (*L'idée de l'État*), ce n'est pas là « une pure curiosité spéculative, mais bien une inquiétude pratique ». S'étonnera-t-on alors qu'Auguste Comte, qui tient Condorcet pour son « père spirituel », reconnaisse en Joseph de Maistre, adepte de la méthode historique, zélé de la loi d'adaptation et ennemi juré du négativisme, « le penseur le plus éminent de l'école catholique actuelle » (*Cours de philosophie positive*, IV) ?

Alexis de Tocqueville.

Or, quand Tocqueville s'apprête à s'embarquer pour le nouveau monde, la pensée politique française est fortement influencée par l'enseignement du comtisme qui dénonce la maladie occidentale : « l'insurrection de l'individu humain contre l'espèce humaine » (cité par Jean-Jacques Chevalier, *Histoire des idées politiques*). Le jeune magistrat versaillais qui porte la contradiction d'un grand nom d'ancien régime et d'un trop rapide ralliement à « l'usurpateur » orléanais, garde en outre le souvenir des conférences de Guizot, où l'histoire de France était présentée comme un long tremplin destiné à assurer l'accession au pouvoir des classes moyennes, et où les notions d'égalité et de décentralisation étaient promues au rang de thèmes conducteurs. Et Tocqueville, déchiré entre la chair et l'esprit et, au cœur même de l'esprit, entre l'intelligence et le sentiment, entre l'intuition rationnelle et la tradition de pensée, sera le traducteur, sinon l'avocat, fidèle, d'une classe qui, par l'hérédité comme par l'épiderme, lui est et lui demeurera toujours étrangère. Héritier spirituel de Montesquieu, si l'on en croit Royer-Collard — qui a raison —, arrière petit-fils de Malesherbes, Tocqueville, malgré ce « divorce permanent du cœur et de l'esprit » si bien caractérisé par Harold Laski (*Introduction à La démocratie en Amérique*, édition définitive des œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, Gallimard), voua toujours le plus pur de sa fidélité à « la liberté de l'intelligence, chose sainte ».

Et c'est la liberté de l'intelligence qui confère à toute l'œuvre de Tocqueville cette démarche altière et cette profondeur subtile. Elle éclate dès l'introduction où le jeune aristocrate de souche légitimiste précise quel a été son propos en écri-

vant *De la démocratie en Amérique* : « Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouvernement en général : car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y a presque jamais de bonté absolue dans les lois ; je n'ai même pas prétendu juger si la révolution sociale dont la marche me semble irrésistible, était avantageuse ou funeste à l'humanité : j'ai admis cette révolution comme un fait accompli ou prêt à s'accomplir et, parmi les peuples qui l'ont vu s'opérer dans leur sein, j'ai cherché celui chez lequel elle a atteint le développement le plus complet et le plus paisible, afin d'en discerner clairement les conséquences naturelles, et d'apercevoir, s'il se peut, les moyens de la rendre profitable aux hommes ». Pourtant, cet essai de thérapeutique sociale, d'hygiène politique, de démonstration méthodologique « a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites ». Cela, c'est le même Tocqueville qui l'avoue dans la même introduction. Et lorsqu'en 1848, dix-sept années après son voyage au nouveau monde, quatorze années après la publication initiale des deux premiers livres de *La démocratie*, il rédigera un avertissement à la douzième édition de son œuvre, il y rappellera l'exergue sous lequel se place la naissance et le développement de sa pensée politique ; il le fera en des termes empruntés à Joseph de Maistre, selon une vision historique digne d'Auguste Comte et dans un raccourci semblant le plan d'un cours de Guizot : « Le développement graduel de l'égalité est un fait providentiel. Il en a les principaux caractères : il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine, tous les événements comme tous les hommes ont servi à son développement. Serait-il sage de croire qu'un mouvement social qui vient de si loin puisse être suspendu par une génération ? Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité et vaincu les rois, la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches ? S'arrêtera-t-elle maintenant qu'elle est devenue si forte et ses adversaires si faibles ? »

La science politique nouvelle.

A cet égard, le mot de Sainte-Beuve — « Il a commencé à penser avant d'avoir rien appris » —

contient une part de vérité. Avant d'avoir appris, Tocqueville savait ce qu'il voulait apprendre et savait comment l'apprendre. Il avait cerné le problème et, pour le résoudre, il était déjà convaincu qu'« il faut une science politique nouvelle à un monde tout nouveau » (*Démocratie*, introd.). Cette science politique nouvelle reposera sur une méthode d'observation prolongée par un travail d'élaboration intellectuelle, présentant à la fois une très grande souplesse et une très grande rigueur. Laski la caractérise ainsi : « Cette méthode est, en partie, l'acheminement vers une hypothèse au moyen d'une réflexion intense ; c'est, en partie, l'application de ces réflexions aux faits dont il dispose ; finalement, quand les faits semblent le justifier, c'est la transformation de l'hypothèse en un principe ayant pour but non seulement de résumer la situation, mais aussi de servir de guide à l'action ». Cette tentative de définition, louable dans la mesure où elle se propose de traduire ce va-et-vient, cette sorte d'investigation par radar entre l'esprit et le phénomène, me semble critiquable dans la mesure où elle est quelque peu confuse et, surtout, où elle porterait à croire que Tocqueville cherche dans les faits la corroboration d'une hypothèse pré-établie, fût-ce par une intense réflexion. Or, l'apriorisme est radicalement étranger à la pensée de l'auteur de *La démocratie en Amérique* : sans quoi, il n'eût pas été ce qu'il fut ; il eût été non seulement différent, mais encore tout autre. Le fondement de la science nouvelle entrevue par Montesquieu, annoncée par Maistre, inaugurée par Comte et magistralement exploitée par Tocqueville, réside précisément dans cette primauté chronologique conférée, dans la recherche, au fait devenant pour l'esprit élément fécondant.

Moins didactiques, les formules que livre l'œuvre du grand politique normand, sont beaucoup plus claires et beaucoup plus riches. « A mesure que j'étudiais la société américaine, je voyais de plus en plus, dans l'égalité des conditions, le fait générateur dont chaque fait particulier semblait descendre, et je le retrouvais sans cesse devant moi comme un point central où toutes mes observations venaient aboutir » (*Démocratie*, introd.). Ainsi, le fait historique devient le *fait générateur*. « Je ne ferais rien de bien a priori ; mais peut-être de la vue des détails, les idées mères naîtront » (*L'ancien régime et la révolution*, vol. II, liv. II, chap. premier, 1). *L'idée mère* apparaît donc

comme procédant du fait générateur. Le lien est organique, permanent, continu. La recherche politique s'apparente à la recherche géologique où les axes et les pentes commandent la configuration du terrain. Elle s'apparente aussi à la quête du paléontologue, selon la référence même de Tocqueville : « Il existe, dit Cuvier, une relation nécessaire entre toutes les parties des corps organisés, de telle sorte que l'homme qui rencontre une portion détachée de l'un d'eux est en état de reconstituer l'ensemble. Un même travail analytique pourrait servir à connaître les lois générales qui règlent toutes choses » (*État social et politique de la France*, première partie).

L'expérience de l'Amérique.

Sans céder à la tentation de reproduire tant de pages admirables de *La démocratie en Amérique* ou de *L'ancien régime et la Révolution*, il faut laisser s'exprimer Tocqueville dans « l'exercice » de sa science, sous peine de ne donner, en systématisant, qu'un pâle reflet d'une démarche qui ne peut être saisie que dans son mouvement. N'a-t-il pas écrit qu'« il n'est pas nécessaire que Dieu parle lui-même pour que nous découvriions les signes certains de sa volonté ; il suffit d'examiner quelle est la marche habituelle de la nature et la tendance continue des événements » (*Démocratie*, introd.) ?

Pour mesurer immédiatement le chemin parcouru, en quelques années, dès qu'apparaît Tocqueville, rappelons, sur un sujet majeur, celui de la liberté en général et de la liberté de la presse en particulier, deux citations de Benjamin Constant qui souhaitait pourtant « sortir des abstractions par les faits ». Voici la première : « Le but des anciens était le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie ; c'était là ce qu'ils nommaient liberté. Le but des modernes est la sécurité dans les jouissances privées, et ils nomment liberté les garanties accordées par les institutions à ces jouissances » (*De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*). Voici la seconde : « L'unique garantie des citoyens contre l'arbitraire, c'est la publicité et la publicité la plus facile et la plus régulière est celle que procurent les journaux » (*De la liberté des brochures, pamphlets et journaux*). Formules excellentes auxquelles ne contredit point Tocqueville : « La sou-

veraineté du peuple et la liberté de la presse sont... deux choses entièrement corrélatives » (*Démocratie*, vol. I, part. II, chap. III). Mais il ne s'arrête pas là, il ne s'arrête jamais en chemin, il ajoute aussitôt : « J'avoue que je ne porte point à la liberté de la presse cet amour complet et instantané qu'on accorde aux choses souverainement bonnes de leur nature. Je l'aime pour la considération des maux qu'elle empêche bien plus que pour les biens qu'elle fait » (*Ibid.*). Constant croyait à la vertu de la lettre et ne se méfiait que du pouvoir. Tocqueville ne s'en remet qu'au fait et se méfie aussi de l'individu. L'un croit avoir tout dit quand il propose de confier à la Cour d'assises et à son jury le jugement des délits de presse. L'autre, parce qu'il va plus loin, toujours plus loin, parce qu'il démonte les mécanismes pour en faire jouer tous les ressorts et tous les engrenages, montre l'inanité de toute « position intermédiaire » où l'on puisse se tenir « entre l'indépendance complète et l'asservissement entier de la pensée » : jurés ou magistrats offrent, dans l'exercice de leur juridiction, le plus magnifique instrument de diffusion aux écrits dont la condamnation ultérieure sera alors impuissante à interdire l'influence ; les censeurs ne peuvent contrôler la liberté d'expression que si la tribune politique et même le droit de parler en public sont abolis. « Mais où êtes-vous arrivé ? Vous étiez parti des abus de la liberté et je vous retrouve sous les pieds d'un despote » (*Ibid.*).

Ainsi, la liberté de la presse, puisqu'elle est souhaitable, doit être réclamée. Mais qu'on se garde d'y voir une panacée ! C'est aussi un poison dont il convient de se méfier et de se prémunir par une sorte de vaccination : « Le seul moyen de neutraliser les effets des journaux est d'en multiplier le nombre » (*Ibid.*). Alors que Constant — peut-être, il faut le dire, avec une certaine duplicité — projetait le principe intangible de la liberté et de la souveraineté sur la réalité du problème à résoudre, Tocqueville remonte au fait générateur, la liberté d'une presse qui ne peut être effectivement soustraite à des abus divers sans être abolie, et en extrait l'idée d'une puissance à double tranchant, qui doit être utilisée comme une arme défensive contre toute tentative d'oppression du pouvoir, mais stérilisée comme outil d'inféodation au service d'intérêts partisans.

Autre exemple de la même méthode d'observa-

tion et d'induction : Tocqueville, descendant l'Ohio en bateau, remarque sur la rive droite — dans l'Etat du même nom — activité et prospérité, et sur la rive gauche — dans le Kentucky — laisser-aller et misère. C'est ce qu'on pourrait appeler le fait *brut*. Il se renseigne : dans l'Ohio, le travail est libre ; dans le Kentucky règne l'esclavage. C'est le *fait générateur*. Il se documente davantage pour s'assurer du caractère générateur de la différence de régime de travail entre les deux Etats, c'est-à-dire pour acquérir la certitude que c'est bien là le facteur qui explique le fait brut observé de visu. Il formule alors l'*idée mère* — qui sera éventuellement soumise à d'autres épreuves : l'exploitation régulière, efficace, intelligente et harmonieuse d'un territoire ne peut être durablement réalisée que dans un climat de liberté sociale.

Nouvel exemple : « Je rencontre un matelot américain et je lui demande pourquoi les vaisseaux de son pays sont construits de manière à durer peu, et il me répond sans hésiter que l'art de la navigation fait chaque jour des progrès si rapides, que le plus beau navire deviendrait bientôt presque inutile s'il prolongeait son existence au-delà de quelques années. Dans ces mots prononcés au hasard par un homme grossier et à propos d'un fait particulier, j'aperçois l'idée générale et systématique suivant laquelle un grand peuple conduit toute chose » (*Démocratie*, vol. II, part. I, chap. VIII). Cette simple anecdote est profondément significative : elle révèle une continuelle vigilance intellectuelle qui se nourrit de l'observation *in vivo*, par opposition à toute spéculation *in abstracto*. Dans ce travail d'analyse vivante, pour ne pas dire de vivisection, Tocqueville procède toujours selon deux orientations complémentaires : selon un *plan horizontal*, il cherche les antécédents, suppose les prolongements du phénomène dont il veut reconstituer l'évolution ; selon une *coupe verticale*, il cherche les implications, les liaisons, les répercussions, telles qu'elles se manifestent en profondeur, entre les principes constitutionnels et l'écho qu'ils éveillent dans l'esprit et le comportement du dernier des citoyens.

Qu'on en juge une fois encore : « Je m'étonne que les publicistes anciens et modernes n'aient pas attribué aux lois sur les successions une plus grande influence dans la marche des affaires humaines. Ces lois appartiennent, il est vrai, à l'ordre civil ; mais elles devraient être placées en tête de

toutes les institutions politiques, car elles influent incroyablement sur l'état social des peuples dont les lois ne sont que l'expression ». Et, un peu plus loin : « La loi du partage égal procède par deux voies : en agissant sur la chose, elle agit sur l'homme ; en agissant sur l'homme, elle arrive à la chose. Des deux manières, elle parvient à attaquer profondément la propriété foncière et à faire disparaître avec rapidité les familles ainsi que les fortunes » (*Démocratie*, vol. I, part. I, chap. III). En vérité, toute la deuxième partie du premier volume de *La démocratie en Amérique* — les deux livres de 1835 — fournit, sur tous les problèmes, la plus magistrale illustration de ce travail d'examen dans le moment et dans le temps, dans l'épaisseur et dans le mouvement, d'une société en perpétuelle gestation (voir, en particulier, l'admirable chapitre cinquième).

L'enseignement de l'ancien régime.

Cette puissance d'analyse et de reconstitution est si grande dans l'esprit de Tocqueville, servi par une méthode où la règle scientifique cautionne et alimente l'imagination la plus stricte, qu'elle fait revivre, en l'expliquant, le déroulement des événements les plus lointains. Le raccourci saisissant qu'il consacre, dans l'introduction de *La démocratie en Amérique*, au cheminement de l'égalité dans la société française d'ancien régime est le parfait témoignage de cette force de réanimation qu'il exerce, selon l'axe du temps, dans toute l'amplitude du phénomène politique, social et économique : « Peu à peu, les lumières se répandent ; on voit se réveiller le goût de la littérature et des arts ; l'esprit devient alors un élément de succès ; la science est un moyen de gouvernement, l'intelligence une force sociale ; les lettrés arrivent aux affaires... Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres ; l'institution des communes introduit la liberté démocratique au sein de la monarchie féodale ; la découverte des armes à feu égalise le vilain et le noble sur le champ de bataille ; l'imprimerie offre d'égaux ressources à leur intelligence ; la poste vient déposer la lumière sur le seuil de la cabane du pauvre comme à la porte des palais ; le protestantisme soutient que tous les hommes sont également en état de trouver le chemin du ciel. L'Amérique qui se découvre, présente à la fortune mille routes nouvelles et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. Si,

à partir du onzième siècle, vous examinez ce qui se passe en France, de cinquante en cinquante années, au bout de chacune de ces périodes vous ne manquerez point d'apercevoir qu'une double révolution s'est opérée dans l'état de la société. Le noble aura baissé dans l'échelle sociale, le roturier s'y sera élevé ; l'un descend, l'autre monte. Chaque demi-siècle les rapproche, et bientôt ils vont se toucher ». Que la hauteur de vue, la concision d'expression d'un tel survol n'abusent point ! Elles ne sont pas le fait d'une élucubration hardie.

Dans *L'ancien régime et la Révolution* (vol. I, liv. II, chap. I), Tocqueville indique, avec l'humilité d'un contrôleur des poids et mesures : « J'ai pris moi-même des peines infinies pour reconstruire en quelque sorte le cadastre de l'ancien régime... et en... comparant avec les rôles de nos jours, j'ai vu que... ». Non. Ce n'est pas un secret, ce n'est pas un sésame. C'est une méthode, une règle au sens le plus exigeant et le plus noble de ces termes. Même quand il pratique une autopsie, Tocqueville reste animé de l'esprit thérapeutique : « J'avoue qu'en étudiant notre ancienne société, je n'ai perdu entièrement de vue la nouvelle. Je n'ai pas seulement voulu voir à quel mal le malade avait succombé, mais comment il aurait pu ne pas mourir. J'ai fait comme ces médecins qui, dans chaque organe éteint, essaient de surprendre les lois de la vie » (*Ancien régime*, vol. I, avant-prop.).

Les « prophéties ».

Ainsi, comme Maistre, et mieux que lui, car il fut mieux informé, Tocqueville eût pu répondre à qui se serait étonné de ses prophéties : je suis simplement un homme qui tire les conséquences naturelles de ce qu'il voit. Passons la trop célèbre prédiction : « Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains » (*Démocratie*, vol. I, concl.). Mais méditons celle-ci qui est moins connue : «... il pourrait bien s'établir dans le monde une sorte de matérialisme honnête qui ne corrompait pas les âmes, mais qui les amollirait et finirait par détendre sans bruit tous leurs ressorts » (*Démocratie* vol. II, part. II, chap. IX) ! Et celle-ci, qui lui fait une sorte de pendant : « Je me sens si pénétré des dangers presque inévitables que courent les croyances quand leurs interprètes se

mêlent des affaires publiques, et je suis si convaincu qu'il faut à tout prix maintenir le christianisme dans le sein des démocraties nouvelles, que j'aimerais mieux enchaîner les prêtres dans le sanctuaire que de les en laisser sortir » (*Démocratie*, vol. II, part. II, chap. XV).

La simple lecture rapide des titres de *La démocratie en Amérique* constitue la preuve la plus éblouissante de la puissance de pénétration d'un grand esprit soumis volontairement à la discipline d'une méthode rigoureuse : « Comment l'égalité suggère aux Américains l'idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme » (vol. II, part. I, chap. VIII), « Pourquoi les Américains s'attachent plutôt à la pratique des sciences qu'à la théorie » (*Ibid.*, chap. X), « Pourquoi les peuples démocratiques montrent un amour plus ardent et plus durable pour l'égalité que pour la liberté » (*ibid.*, part. II, chap. I), « Pourquoi les Américains se montrent si inquiets au milieu de leur bien-être » (*Ibid.*, chap. XIII), « Comment dans les temps d'égalité et de doute, il importe de reculer l'objet des actions humaines » (*Ibid.*, chap. XVII), « Pourquoi, chez les Américains, toutes les professions honnêtes sont réputées honorables » (*Ibid.*, chap. XVIII), « Ce qui rend les armées démocratiques plus faibles que les autres armées en entrant en campagne et plus redoutables quand la guerre se prolonge » (*Ibid.*, part. III, chap. XXIV). De chacune de ces formules, on pourrait dire ce que dit Harold Laski de l'avertissement lancé par cet aristocrate de sang au sujet des dangers que fera tôt ou tard courir à la démocratie « l'aristocratie manufacturière » (*Démocratie*, vol. II, part. II, chap. XX) : « Si nous voyons peut-être ici le suprême exemple d'intuition prophétique de Tocqueville et, vu de l'angle de notre propre temps, entre tous le plus fascinant, ce n'est néanmoins qu'un exemple parmi tant d'autres et l'un des plus lumineux de sa méthode ».

De la méthode à la pensée.

Ainsi donc, cette méthode qui se confond avec ce qu'on nomme familièrement une « optique », constitue l'armature de la science politique que Tocqueville forge pour ce monde nouveau dont le nouveau monde n'est qu'une préfiguration. « Science politique nouvelle » précise-t-il : au terme de cette étude, il convient, en se reportant

une fois encore aux grandes formes de pensée politique dont les courants ont été esquissés en son début, de chercher à déterminer nettement en quoi réside cette nouveauté.

Ce tronc commun qui, d'Aristote à Montesquieu, enserrait dans une même écorce les différents aspects du problème de l'État et de la société, éclate en ce terrible XVIII^e siècle, sous la double pression, sous le tiraillement contradictoire de la prise de conscience pour ainsi dire autonome de réalités nouvelles, au moins dans leur manifestation, et du fourmillement d'idées critiques divisées et amplifiées par l'esprit encyclopédique.

La séparation, bientôt l'isolement des ordres de préoccupation favorisent naturellement la « systématisation » : on retrouve, délibérée cette fois et paradoxalement renforcée par une diversification et un approfondissement de la recherche, l'attitude propre à l'ignorance et aux tâtonnements des premiers pas, cette attitude de fausse assurance et de supputations hâtives. Et le déséquilibre, l'incertitude, voire l'angoisse, créent le mythe. Libérée de son tronc et de son axe, plus ou moins sevrée de la sève nourricière, la branche semble chercher dans le mythe une sorte de tuteur invisible qui lui offre orientation et équilibre, dans ce climat d'émancipation sans repère. L'économie s'accroche curieusement à cette unique donnée de rente terrienne, où le vieux cliché de la mamelle féconde devient garant d'une pseudomathématique de l'enrichissement : et Ricardo passe à Marx la coupe emplie du lait de l'humaine tendresse. Le social devenu sociologie, fait son dieu du progrès indéfini : faut-il rappeler que Comte reproche véhémentement à Saint-Simon — qui lui a tant appris et de plus utile et de plus intelligent — d'avoir entravé en son esprit l'influence de Condorcet ? Saint-Simon lui-même, à la jonction de tant de chemins où il s'égaré, choisit la production comme cheval de bataille pour partir à la conquête d'une religion nouvelle. Car, très vite, le mythe ne se suffit plus et le positivisme, comme l'organisation productive, ont besoin de déification. Fourier fait boutonner son gilet dans un grand symbole de fraternité méthodique et le père Enfantin se fait pape, tandis que ses diacres juifs épousent de riches héritières au blason dédoré et fondent des banques. La théosophie elle-même n'échappe pas à la tentation du progrès. Le fébrile et lucide Lamennais rejette trop précipitamment la raison et

succombe au divorce qu'il aperçoit l'un des premiers, entre la religion qui se dégrade et la masse qui se forme au matérialisme : autre faille que ne peut en aucun cas combler le privilège proposé, au nom de l'Évangile, à une misère qui n'est pas voulue. Le naïf et subtil Ballanche, stupidement moqué pour un amour platonique et une histoire de cirage au blanc d'œuf qui incommoda la narine de cette aimable inaccessible — Juliette Récamier —, le sage et doux Ballanche, comptable et conteur inspiré de l'évolution progressive de l'humanité, résoudra, lui, l'énigme des devenirs de l'individu et de la société, avec leurs cassures, leurs affrontements, leurs crises, leurs révolutions sanglantes : par initiations successives, par épurations complémentaires, par *palingénésies*, l'humanité monte vers un état de perfection où le mal sera éliminé. C'est la théorie religieuse du progrès social. A ma connaissance, aucun des thuriféraires du père Teilhard de Chardin n'a cité à son propos le nom de Ballanche : c'est un tort. Fermons la parenthèse.

*
**

Ces quelques notations n'avaient d'autre but que de replacer l'œuvre amorcée par Maistre, achevée par Tocqueville, dans son époque riche de filiations et de contradictions, d'imaginations et d'illusions, afin de la mieux caractériser par ses traits essentiels.

La première constatation est élémentaire : en face de tant de désaveux plus ou moins présomptueux, la science politique nouvelle se situe dans la ligne de la *conception globale* qui appréhende sous le vocable de politique tout ce qui concerne la conduite des hommes en société.

Second trait, qui n'est que le corollaire du premier : parmi tant de spécialisations appauvrissantes, elle se traduit par un considérable *enrichissement*. Elle tire bénéfice, par sa discipline historique, de toutes les acquisitions les plus récentes de la technique de documentation économique ou juridique. Mais, demeurant résolument globale, elle n'accepte aucune donnée sans *confrontation*.

Troisième caractéristique qui découle des deux précédentes : le *recours permanent à l'expérience*, soumet tous les faits, recueillis directement chaque fois que c'est possible, à un examen attentif et multiple. Le phénomène brut est analysé sous

tous ses angles : politique, social, économique, juridique, géographique, historique, psychologique. C'est un véritable faisceau d'hypothèses qui est constitué sur la nature, la cause, le prolongement d'un phénomène, sur les combinaisons, les influences, les transferts qui s'exercent entre les divers phénomènes, en vue de confrontations ultérieures qui joueront le rôle exact de *l'expérimentation* pratiquée en physique ou en chimie.

Quatrième remarque, qui regroupe les précédentes : la *reconstitution de l'organisme politique et social*, à partir de ses éléments constitutifs, saisis dans leur réalité et leur activité, s'opère *en épaisseur et en mouvement*. L'enquête est totale. Elle peut partir du régime pénitentiaire aux États-Unis : elle reconstruira le régime et la société d'Amérique dans tous leurs organes, dans toutes leurs articulations, dans leur rôle et dans leur jeu.

Cinquième facteur, qui résume l'esprit d'une telle recherche d'analyse et de synthèse : l'œuvre de Maistre et surtout celle de Tocqueville sont *positivistes* au sens originel du terme, c'est-à-dire qu'elles s'imposent d'être strictement réalistes, véridiques, fidèles aux données du lieu et du temps, ennemies de toute idéologie, de tout a-priorisme, de toute déduction systématique. Le mythe qui fleurit partout alentour sous forme de théorie ou de religion nouvelle, en est absent, par essence. Le jugement ne s'effectue jamais sur l'idée ou le principe, mais sur les conséquences, sur les résultats. C'est à « la nature des choses » qu'appartient le dernier mot. « Tout est moyen, même l'obstacle » (*Considérations sur la France*). Et « le génie infernal de Robespierre » fut « à la fois un châtement épouvantable pour les Français et le seul moyen de sauver la France » (*Ibid.*)!

En sixième lieu, on doit noter que, liée à son objet, approfondie dans sa recherche, *la science politique refuse désormais toute généralisation en même temps que toute abstraction*. Ni Maistre, ni Tocqueville, ni aucun grand esprit politique après eux, ne prétendra légiférer pour l'humanité. Trop de composants, plus nettement déterminés, reconnus plus clairement dans leur nature et leurs imbrications, font partie de la « matière politique » pour qu'une recette préétablie puisse être proposée. La politique, de science « octroyée » est devenue science « négociée », destinée à comprendre et à adapter des données dont la plupart lui sont imposées et, dans une très large mesure, lui échappent.

pent dès leur source. Le positivisme engendre le *relativisme*.

Ainsi, grâce à une méthode aussi simple qu'exigeante, Tocqueville, après Maistre, peut-il s'enorgueillir d'avoir recréé pour cette ère nouvelle qui s'ouvrait avec le XIX^e siècle, une science nouvelle, celle des sociétés vivantes, dont nul ne pourra dès lors ignorer ni méconnaître les lois. Mais, dira-t-on, il y fallut aussi du *génie*. Puisque le nombre sept plaît aux dieux de l'esprit, ce sera là le septième point de notre conclusion.

Certes, il faut du génie pour écrire les *Considérations sur la France* ou *De la démocratie en*

Amérique, et un grand courage et une hauteur morale sans faiblesse. Comme l'exprimait très noblement Lacordaire dans son discours de réception à l'Académie française où il succédait à Alexis de Tocqueville, le 24 janvier 1861 : « ... sauf de rares exceptions, le génie en France conduit à la vertu et la sert. Tout ce qui s'élève dans les régions de l'intelligence, tout ce qui demeure visible à l'admiration, de Pascal au comte de Maistre, de Montesquieu à M. de Tocqueville, prend en haut le caractère de l'ordre, ce quelque chose de grave et de saint qui éclaire sans consumer, qui meut sans détruire, et qui est à la fois le signe et la puissance même du bien ».

